

# Livre Quatrième

## Chapitre I

*An de grâce 1435, début du mois de novembre*

Entamée depuis près de deux heures, la journée s'annonçait belle, ou autant qu'elle pouvait l'être en une telle saison. La brise qui caressait les chairs était d'une douceur étonnante et, dans le ciel, il n'y avait ni nuages, ni teintes moroses laissant présager la moindre pluie.

En pleine effervescence, la cour basse du château valaque voyait s'entremêler nobles et commerçants, pages aux joues roses et guerriers en cuirasse, brioches fumantes et lames acérées, dans un parfum épicé qui titillait les narines. Ordres, rires et sermons résonnaient aux oreilles des occupants, quand ce n'était pas le fracas des armes qui ponctuait les voix d'échos métalliques.

À l'approche de l'hiver, les sujets redoublaient d'ardeur dans leurs tâches, vigoureux dans les dernières semaines d'automne comme s'ils érigeaient des barricades contre le fléau hivernal. Alors, au milieu de cette agitation, on acheminait les caisses de victuailles et les tonneaux remplis de vin à l'intérieur des enceintes, ainsi que des provisions de bois, de fourrures et de peaux. Les dépôts pourtant vastes s'emplissaient ainsi jour après jour, chacun réservé à une famille de denrées et de matériaux par souci d'hygiène et d'organisation – les viandes, la charcuterie et les boissons étant ainsi disposées dans les pièces les plus fraîches.

Bien plus haut, à l'ombre des arcades en pierre de l'aile centrale, le dauphin marchait d'un pas assuré, une fourrure brune sur une cotte en velours pourpre parée de nombreux ornements et les mains emmitouflées dans des gants en peau. Juste derrière lui, Dorin le suivait en dodelinant de la tête au-dessus du parchemin qu'il tenait entre ses doigts : « Seigneur Joseph, êtes-vous sûr qu'un tel voyage s'impose ? » Sans même se retourner vers son sénéchal, l'intéressé confirma :

— Pour la quatrième fois depuis l'aube : oui.

— Mais-mais-mais, le Désert Noir est –

— Pute borgne, arrêteras-tu un jour de discuter mes ordres ?

Rabroué comme un malpropre, Dorin se fendit d'un soupir résigné. « Reste tranquille », se dit-il, conscient de sa place. Alors, en serviteur appliqué, l'intendant calqua son rythme sur celui de Joseph au fil des couloirs qu'ils longeaient et garda ses ruminations pour lui.

Dans une des salles de repos de la forteresse, une de ces petites pièces boisées et confortables décorées de tapisseries, Victor achevait d'engloutir une pâtisserie. Une, parmi la pyramide alléchante qu'on lui avait apportée un peu plus tôt. Les jambes croisées et le dos calé sur le dossier de son siège, il écoutait le rapport de Costea, assis près de lui, dont les yeux cernés témoignaient d'une nuit courte :

— Il faudra deux jours avant de rassembler le convoi que vous avez exigé, prévint le Grand Conseiller, et pas loin de quatre pour sécuriser les routes et étudier votre itinéraire. En outre, j'ai déjà prévenu Vasile que vous requériez sa présence et trouvé une excuse acceptable pour justifier cette villégiature.

— Est-ce bien ce que je t'ai demandé tout à l'heure ?

Costea acquiesça. Mandé dès l'aube par le souverain, il avait été tenu informé des événements survenus à la bibliothèque la veille, et du voyage qui en découlerait. Puis, Victor l'avait chargé de faire rassembler au plus vite des chariots remplis d'armes et de vivres qu'accompagneraient deux cents gardes royaux.

— Savez-vous que les légendes inhérentes à Hesdur ont atteint les frontières de ma Provence natale ?

— Ah, vraiment ?

— Oui, Sire, et c'est ce qui me rend méfiant. Certes, vous ne traverserez aucune terre hostile jusqu'au Désert Noir, mais ensuite... le péril est autre.

— N'aie crainte. Nous aurons une escorte pour garantir notre sécurité. Il est inutile de lever une armée pour une simple villégiature.

— Je peux comprendre cela, convint Costea, vous n'allez pas déplacer tout le château... Néanmoins, je suis étonné que vous ayez cédé face au phénomène farfelu que vous m'avez conté. D'ordinaire, vous ne prêtez pas oreille à ce genre de fantaisies.

— C'est juste, mais il fallait être avec nous à la bibliothèque, hier soir, pour comprendre que c'était plus qu'un simple tour de charlatan. Qui plus est, ce n'est pas seulement ce que Marin a démontré qui m'intrigue, mais ces voix qui ont perturbé la cérémonie de mon couronnement et me suivent depuis des années, je t'en ai déjà parlé. Quel que soit le secret qu'elles renferment, je le percerai. Pour le reste, ne t'en fais pas. Que trouverons-nous à Hesdur, si ce ne sont des ruines ? Aucune créature vivante, en tout cas.

— *Vivante*, non...

— Ha, ha, ha ! Ne me dis pas que tu crois aux fantômes !

— Vous avez une manière de présenter les choses...

— Peu importe. De toute façon, nous serons rentrés avant qu'Aurel ne rejoigne le château.

Cette référence au *Luptali* envoyé six mois plus tôt en Andalis contracta les traits du Grand Conseiller :

— À ce propos, Adrian nous a quittés il y a près d'une heure, renseigna-t-il en songeant au général en second d'Aurel, dont la trahison par le ralliement à Jenci était ignorés des Valaques. Pardonnez-moi, j'avais omis de vous en informer. Si on en croit la lettre qu'Adrian a montrée à Dorin, Aurel souhaite le faire revenir auprès de lui. Une missive écrite de la main du *Luptali* et signée de son sceau, bien sûr. Pensez-vous, Dorin est méfiant !

— Pourquoi le rappelle-t-il ?

— Il a besoin de lui en tant que bras droit pour administrer son fief en son absence. Cela fait plusieurs mois que...

La justification contenta le roi. Après tout, Adrian ne lui était d'aucune utilité et la garantie d'un tel écrit suffisait à réfréner ses doutes naissants. Comme convenu la veille, il ne fallait pas pécher par excès de méfiance.

— Puisque nous en parlons... C'est un drôle d'individu, cet Aurel, fit Costea. Austère comme il est, cela ne m'étonne pas qu'il s'acclimate à l'Andalis, depuis tous ces mois.

— Il fait ce qu'on lui demande.

— Tout de même, je le trouve très guindé. Il a des valeurs justes, mais je l'imagine mal gouailler autour d'une flambée.

— C'est un général, pas un amuseur public. Tout le monde ne peut pas être humain et abordable. Il n'y a pas meilleur meneur que lui dans toute mon armée, donc peu me chaut que les hommes lui préfèrent Vasile et ses pitreries.

Puis, après quelques secondes que les deux protagonistes laissèrent fuir en silence, Costea haussa ses lèvres avec malice et posa sa main sur l'épaule du monarque : « Au fait, Majesté ! Cela n'a rien à voir, mais vous souvenez-vous de la promesse de votre frère à votre retour de Listusie ? » s'enquit-il d'une voix douce. Victor ne répondit rien. La bataille de Luzda s'était tenue six mois plus tôt et il dut admettre que ce détail lui avait échappé. « *Je te promets que la prochaine fois, tu nous accompagneras, Costea. Voici ce qu'il avait juré, à peu de choses près. Vous me connaissez, je ne suis pas un homme avide... mais j'entends bien réclamer mon dû, cette fois* », avança le Français avec un sourire. Une moue perplexe sur le visage, Victor haussa subrepticement les sourcils, ce à quoi Costea répondit avec humour, son parchemin roulé en avant tel un prêtre récitant son sermon :

— Ah-ah ! Une parole est une parole...

— *Moi*, je n'ai rien juré... et je suis certain que Joseph s'opposera à l'idée que tu te joignes à nous.

Par un amusant hasard, le dauphin choisit cet instant pour faire irruption dans la pièce. Toujours accompagné de Dorin, il s'avança vers eux, s'installa calmement sur un siège et subtilisa la brioche que son frère s'appropriait à croquer. « Alors, où en sommes-nous ? » s'enquit-il avant de planter ses dents dans la pâtisserie, tout en faisant signe au sénéchal de prendre place près d'eux. « Tout est comme nous étions convenus », répliqua Victor, ce qui dessina une expression ravie sur le visage de son cadet. Celui-ci tendit alors son bras jusqu'à frapper le dos de Costea d'une main amicale : « Enfin un voyage que nous ferons ensemble, mon bon ! J'ai déjà donné des instructions à Dorin », assura-t-il. Là, le Grand Conseiller détourna brièvement ses yeux d'ambre vers le roi, qui expira avec résignation.



Après plusieurs jours de labeur pour les gens du château, le cortège royal fut enfin prêt à partir. Le soleil ne rougeoyait pas encore dans le ciel mais déjà les valets s'affairaient autour des chariots. Dressé devant eux et les paupières plissées par la fatigue, Dorin distribuait les tâches par des gestes mécaniques : « Pressez-vous un peu, vous voyez bien qu'ils arrivent ! » pesta-t-il aussi, lorsque les souverains s'introduisirent dans la cour basse.

Entourés par leurs suivants et les sentinelles qui saluaient leur passage, ils s'orientaient vers leurs chevaux quand Victor obliqua la tête vers la herse : « Vous arrivez juste à temps ! » hucha-t-il en direction du capitaine des gardes, vêtu d'un pourpoint de cuir bouilli. Selon ce que le roi lui avait assuré, le port d'une armure n'était pas utile.

Auprès d'Ana, Marin forçait un sourire, éreinté après la nuit qu'il avait passée à préparer l'expédition. Malheureusement pour lui, il trébucha sur sa cape en gagnant un chariot. La scène arracha une grimace désabusée à Joseph, qui secoua la manche de son frère :

— Pourvu qu'il ne nous fasse pas exploser en chemin, celui-là.

— Il saura se tenir et il nous sera utile, justifia l'aîné.

Un simple coup d'œil aux potions peu alléchantes nouées à la ceinture de l'intéressé poussa le roi à se raviser :

— Du moins... j'espère.

— Dire que vous étiez prêt à me refuser un tel voyage, à moi, soupira Costea.

— Oh, loue plutôt ma générosité, faute de quoi tu ne serais toujours pas de l'expédition.

— La pousseriez-vous jusqu'à augmenter ma solde de Grand Conseiller, Sire ? Ce ne serait pas volé, répliqua Costea avec un sourire.

— Mon pauvre barbichu, rit Joseph, si ça ne tenait qu'à moi...

— Pitié, mon frère, tes largesses envers les femmes coûtent déjà assez au trésor.

— Mmh... oui, en attendant...

Le visage de Victor se marqua d'un rictus goguenard, avant qu'il ne pointe les chevaux en secouant la tête : « Vous m'épuisez, tous les deux... »

Enfin prêts, tous quittèrent le château sur l'heure et, comme de coutume, la foule se rassembla autour d'eux lorsqu'ils longèrent les remparts de Debresi. Malgré la barrière de soldats qui freinait les élans des curieux, quelques-uns parvinrent à se hisser jusqu'aux chevaux et à en effleurer les croupes : « Dieu vous garde, seigneurs, Dieu vous garde ! » adjuraient-ils. Contentés par les saluts adressés par leurs souverains, ils ralentirent leur poursuite et les observèrent s'éloigner. Pourtant, le bloc compact qui fixait le convoi se fendit malgré lui : « Laissez-moi passer ! Laissez-moi passer ! » Indifférent aux grommellements de ceux qu'il bousculait, Lucian courut à en perdre haleine vers les cavaliers. Arrivé à hauteur du capitaine des gardes, il l'interpella d'une voix haletante. Lorsque le regard de celui-ci bascula sur le fantassin, il brida sa monture pour le laisser reprendre son souffle :

— Bralaci !

— Bonjour, capitaine ! On m'a appris à l'instant que vous partiez en voyage... J'aimerais vous accompagner.

— Impossible.

— Et pourquoi ?

— Je te l'ai déjà dit : seuls les archers de la garde royale peuvent escorter nos souverains.

— Je vous en prie !

— Ça ne dépend pas de moi.

Le visage du jeune homme s'éclaira et, sans laisser Ana réagir, il se précipita vers l'avant de l'escorte, au niveau de Joseph. Là, il sollicita son attention d'une manière un peu abrupte. « Quoi ? » maronna le prince, échaudé par l'interpellation. Crispé par la mine que Joseph lui adjugeait, Lucian s'attendit à une remise en place immédiate. Toutefois, le dauphin se caressa le menton et étouffa un rire :

— Voyons, voyons : du culot et des taches de rousseur... Lucian, c'est ça ?

— Mais oui, Altesse ! Lucian Bralaci ! Vous vous souvenez de moi ? ! Ça alors, c'est - heu... ! Pardonnez mes manières, mais je voudrais vraiment me joindre à votre escorte.

— ... Tu n'arbores pas le blason d'or, pourtant.

— Oh, Altesse, s'il vous plaît ! Je saurai me montrer digne de -

Le prince l'interrompit en remuant le pouce en arrière, vers les fantassins qui gardaient les chariots : « Ça va, épargne-moi tes suppliques ! Va avec eux, si tu y tiens tant. » D'abord surpris, Lucian le remercia ensuite gaiement. Puis, lorsqu'il frôla Ana en rejoignant ses pairs, celle-ci le gratifia d'une tape amicale sur la nuque : « Toujours autant d'audace, Bralaci... »

Finalement, le cortège s'éloigna de la ville jusqu'à se fondre dans l'esquisse des montagnes.

Après, les heures s'égrainèrent sous leurs pas. Ils longèrent les forêts, empruntèrent les chemins tortueux qui les guidaient à travers les collines et ne firent halte qu'une seule fois. Le ciel était clément pour un tel mois : ni pluie, ni vent trop violent, juste une légère fraîcheur environnante. Comme ils contournaient les bourgs pour ne souffrir d'aucun retard, seuls les enfants, les paysans, les marchands ambulants et quelques pèlerins croisaient leur route.

Quand ils ne s'écartaient pas avec précaution, les badauds les fixaient de leurs yeux curieux ou, pour les plus jeunes et les plus intrépides, allaient sautiller autour des chevaliers, extatiques quand ils devinaient l'identité des meneurs de la troupe.

Ana s'amusa d'ailleurs de la situation : « Ce ne sont pas ces jouvenceaux et ces malheureux abattus par le travail qui nous perturberont. Dommage que quelques pillards ne tentent pas leur chance, ça nous ferait de l'exercice ! » Victor hocha la tête mais, sans toutefois s'en inquiéter, songea aux paroles de Costea tenues quelques jours plus tôt.

Il interrompit sa réflexion lorsqu'il sentit la main de son frère frapper son épaule. Il s'était tant accommodé au bruit des sabots qu'il ne l'avait pas entendu se porter juste à son côté.

— Te voici bien sombre. Enfin, plus que d'habitude, j'entends ! taquina le dauphin.

— Ce n'est rien.

— Tu te demandes si ce que nous avons derrière nous suffira à prévenir d'éventuels dangers une fois que nous aurons franchi la frontière, j'imagine.

Victor se contenta de relever les lèvres. Il avait beau y être accoutumé, cette faculté qu'avait Joseph de deviner ses pensées le surprenait encore.

— Allons, de l'entraîn ! À nous seuls, nous avons massacré des centaines d'hommes sans jamais faillir. Je doute que ce qui se trouve à Hesdur soit aussi terrible et, auquel cas, nous sommes parfaitement entourés, rappela le prince en se tournant vers les gardes royaux.

— Ta confiance en nos hommes t'honore, mon frère, mais je pensais également à notre image.

— Allons, Majesté, qui pourrait jaser ? Des paysans ? rassura Costea, rejoint par Ana :

— Au moins, nous offrons un peu de rêve à toutes ces jolies têtes. N'est-ce pas, mon prince ?

Joseph haussa les épaules, une expression de fierté exagérée inscrite sur son visage tandis qu'il accueillait une fleur offerte par une adolescente. Victor laissa fuir un soupir : « C'est juste. N'y songeons plus, alors. » Des paroles plus futiles succédèrent à leur échange et, quand le soleil s'empourpra à l'horizon, Victor fit signe aux hommes d'installer le campement : « Pour aujourd'hui, restons-en là. Il y a une rivière près d'ici, l'endroit est parfait. » Peu après, on alluma des feux et on y fit griller poissons et lapins tout juste attrapés, le tout agrémenté d'alcools que le roi avait fait transporter depuis le château. Des sentinelles se postèrent autour des tentes des cavaliers et chacun put prendre un repos mérité.

Entre deux bouchées de carpe, Joseph manifestait son impatience avec enthousiasme pendant que Victor, lui, restait silencieux et les yeux perdus dans les flammes. Il ne releva la tête que lorsqu'il se rendit compte qu'un de ses chevaliers s'adressait à lui pour la troisième fois. Un dénommé Petru, ce même officier auquel Ana avait confié Lucian à son arrivée dans l'armée. Depuis, il avait intégré la garde royale grâce à ses faits d'armes lors de la bataille de Luzda. « Je vous demandais, Sire, si vous saviez quelle raison poussait le capitaine à demeurer avec eux. » Victor posa son regard sur son amante, qui se trouvait auprès des fantassins :

— Il fait comme il lui plaît.

— Bah, suis-je bête ! C'est vrai qu'il n'est pas noble, après tout, siffla Petru. C'est par la force des choses qu'il a pris la tête de la garde.

— La noblesse n'est pas une chose qui s'acquiert de la sorte. Paul a beau être un enfant du peuple, il honore son ordre par la bravoure et la loyauté dont il a toujours fait preuve. Quant à la garde... c'est lui qui s'est le plus démarqué lors de l'épreuve que nous lui avons imposée et il a su gagner la confiance des troupes par son opiniâtreté et sa justesse. Où étais-tu, toi, à cette époque ?

— Je suis d'accord, Sire, mais un roturier, aussi qualifié soit-il, ne peut prétendre à -

— Ton bavardage m'agace, coupa froidement le roi. Tu devrais pourtant savoir qu'au milieu d'une mêlée, ce ne sont pas les titres qui importent. Garde également à l'esprit que Paul est ton supérieur hiérarchique, alors épargne-nous tes jugements.

Petru se tut. Qui aurait pu être assez fou pour contredire le souverain sur des paroles tenues avec tant d'aplomb ? « En tant qu'ami proche de Paul, je vous comprends et vous soutiens entièrement, renchérit Vasile, pourtant quelques uns grondent, au sein de la chevalerie... sans parler de la poignée de vassaux contrite par vos méthodes. »

Non content d'avoir placé un fils d'artisan à la tête de la garde royale et un étranger au siège de Grand Conseiller, Victor entraîna son pays dans l'absolutisme.

— Ce sont les mêmes misérables qui se traînent à mes pieds en quémandant de quoi financer leurs maîtresses.

— C'est juste, accorda Vasile.

— Ainsi, quelle attention dois-je porter à des individus qui n'ont plus aucun honneur ?

Le *Luptali* sourit :

— Ma foi, aucune, et je ne vous contredirai pas sur ce point. Je souhaitais simplement vous informer d'un état de fait, Majesté.

— Oh, mais contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils sont peu nombreux à s'offusquer, assura Costea, qui n'osa pas ajouter que la forêt de pals érigée près du château n'y était pas étrangère.

— S'ils persistent à siffler dans notre dos, précisa Victor, je trancherai moi-même leur impudence. Ils seront moins bavards, une fois embrochés. N'est-ce pas, Petru ?

Les hommes ne répliquèrent que par un silence approbatif. Petru, lui, n'insista pas davantage. Le message du roi était limpide.

D'une main plaquée sur le bras de Marin, Ana freina son mouvement et s'empara de la fiole qui roulait entre ses doigts :

— Ne t'avise pas de faire ça ici ! gronda-t-elle.

— Mais enfin ! Je voulais juste te montrer la réaction de cette potion au contact des flammes !

Amusés, les hommes observaient la scène comme un spectacle :

— Mille mercis, cap'taine ! Faudrait pas qu'on finisse comme le toit d votre maison ! railla l'un d'entre eux, un fantassin-lancier d'une trentaine d'années aux joues couperosées et aux dents jaunes prénommé Cleu.

— Ho, ho, ho ! Quel humour, dans la garde, j'en perds le souffle ! Puisqu'il en est ainsi, je ne ferai plus rien, voilà ! Vous ne savez pas ce que vous perdez.

— Pas la vie, en tout cas ! renchérit un autre bougre.

— Té, pour sûr, c'est qu'j'ai envie d'garder ma tête, moi ! insista Cleu avant d'avaloir quelques gorgées d'eau de vie.

Autour d'eux, seul Lucian s'imposa en allié de l'apothicaire : « Je trouve ça intéressant, moi. Depuis quand pratiquez-vous l'alchimie ? » Les autres étouffèrent un rire : « Depuis trop longtemps... » Aussitôt, Marin alla se placer près du jeune archer et le gratifia d'un large sourire :

— Depuis mon adolescence. Magie, expériences, je me passionne pour tout ce qui dépasse la raison des esprits trop étroits, siffla-t-il dans un rictus, les yeux posés sur les soldats.

— Toujours la même ritournelle, bailla Ana.

— Vous êtes sévère, capitaine, on vante pourtant les talents d'apothicaire de votre frère. On dit même que c'est un des meilleurs de Debresi. Les plus vieux le jalouent...

— Ah, mais pour ça, il excelle ! soutint Ana en posant une main sur l'épaule de Lucian. Pour le reste... hou, la la !

L'archer amorça un rire. Les souvenirs de l'explosion du toit de la demeure Iasi étaient encore marqués dans son esprit : « Et que cherchez-vous avec tant de... ferveur ? » reprit-il. Marin se crispa à ces mots et la mine curieuse de Lucian fut rejointe par la gravité de celle d'Ana. « ... Quelque chose », éluda l'alchimiste avec un sourire gêné. Sa réponse marqua un bref silence entre eux trois, que Lucian brisa avec gouaille : « Et donc, pour ça, vous faites souvent sauter les murs ? » Il sentit le regard perplexe de Marin se poser sur lui, ce qui déclencha un rire franc chez Ana.

Lucian releva le coin des lèvres.

Dans leur plaisanterie, les hommes ne remarquèrent même pas que le dauphin était derrière eux : « Eh bien, je vois qu'on s'amuse, par ici ! » lança-t-il avec entrain. D'un mouvement prompt, Ana se

redressa et se racla la gorge, sa solennité retrouvée. « Hé, là ! Je n'ai rien contre », rassura Joseph devant l'embarras qu'il lisait sur son front, avant de raffermir son timbre : « Ceci dit, je ne veux pas d'escorte épuisée lorsque nous partirons, à l'aube. Tâche donc de renvoyer ces braves aux bras de Morphée, une fois leurs verres vidés. » Ana s'inclina en guise d'approbation, le temps pour Lucian de l'imiter :

— Merci encore, Altesse. Je suis touché par -

— Ah, ces jouvenceaux, sans cesse à s'émouvoir de tout ! taquina l'héritier du trône. Cesse donc de me flatter, tu finiras par ressembler à tous ces paons qui font la roue devant mes bottes... et ce serait dommage. Ana releva un sourcil face à la scène, puis exécuta les ordres de son seigneur.